L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 25 SEPTEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI, 25 SEPTEMBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

La moralité des Fêtes de Sedan.

En a-t-on fait couler des flots d'encre sur la guerre de 1870, sur ses causes, sur sa direction, sur ses conséquences, depuis que les fêtes jubilaires qui se poursuivent, en Allemagne, avec tant de régularité et de persistance, ont ravivé ces tristes souvenirs !

Des esprits très-modérés ont vivement blâmé ces manifestations ; ils les ont trouvées intempestives, provocatrices même, surtout au point de vue français. Tous, pourtant, ne sont point du même avis. Aux yeux de certaines personnes, ces démonstrations ont eu un triple avantage :

1. Elles ont jeté une vive lumière sur la situation ; elles ont établi nettement la position respective de l'Allemagne et de la France ; elles ont mis en relief l'intransigeance des prétentions du nouvel Empire.

On sait maintenant que le gouvernement de Berlin sacrifiera tout *pour conserver par la force ce qu'il a conquis par la force*, comme l'a dit à Berlin un professeur célèbre ;—que pour l'Allemagne, la question de l'Alsace n'existe ni *diplomatiquement*, ni *politiquement* et que ce *qu'une victoire a donné, une défaite seule peut l'enlever*, comme on l'a dit récemment à Metz.

Voilà qui est clair et catégorique.

2. Cette accumulation de fêtes officielles et populaires où il ne s'agit que d'exalter la force et de faire sentir au monde la toute puissance de l'empire, a fini par indisposer les autres nations. Il n'y a qu'à parcourir leurs journaux pour y trouver, à l'égard de la France, des retours de sympathie auxquels on ne s'attendait guère de leur part, il y a deux ou trois mois à peine.

3. Elles ont ravivé les souvenirs de cette malheureuse guerre ; elles ont forcé les vaincus à rechercher les causes de leurs défaites, les fautes qui ont été commises, soit avant, soit pendant la lutte, et à chercher le moyen d'en éviter le retour, le cas échéant. Jamais, depuis vingt-quatre ans, on n'a tant écrit en France sur la guerre de 1870. Jamais on n'a, sur ce sujet, dit tant de vérités, mêlées, nous devons le dire de pas mal d'erreurs et d'exagérations. Les partis réactionnaires, aveuglés par la haine, s'en sont forgé des armes contre la République. Ce n'est, assurément, pas ce qu'ils ont fait de mieux. Mais de tous ces travaux accumulés il résulte certains faits qu'il est bon de constater, parce que, en éclairant le passé, ils peuvent servir de leçons et de guides pour l'avenir.

Dans toute démocratie, par exemple, le premier devoir des partis et des citoyens est d'exercer une surveillance constante, active—les uns sur les autres partis, les autres sur les détenteurs du pouvoir. Sans quoi, ils s'exposent à être victimes d'une foule d'abus, d'empiètements ; à la suppression même de leurs libertés et de leurs droits.

Il en est de même entre nations. Celles qui ne se tiennent pas constamment au courant de ce qui se passe chez leurs voisines ou leurs rivales, comme au niveau de leurs armements, sont sûres de subir, tôt ou tard, de sanglantes défaites, sinon de honteuses mutilations. Là est la faute, disons même, le crime, non seulement de l'administration impériale, mais aussi du parlement français.

A tout cela sont venus s'ajouter, dans l'exécution, des fautes impardonnables, incroyables, surtout, quand on connait l'esprit français. On sait que ce qui, dans ce pays, distingue le plus l'officier, le soldat, c'est l'entrain, le mouvement spontané, l'initiative. Or, par une étrange aberration, dans les régions supérieures, on avait supprimé toute initiative. Aucun mouvement ne pouvait se faire, si le signal n'en était pas parti du général en chef. On faisait, contrairement à toutes les règles, à tous les précédents, de la centralisation à outrance. De telle sorte, que tel maréchal, tel général, tels colonels et même tels officiers inférieurs ou tels soldats que nous pourrions nommer, comprenant au milieu de l'action le mouvement qu'il y avait à faire, et en étant empêchés par ordre supérieur, laissait passer l'occasion d'un succès, restait immobile, se décourageait et rentrait ensuite sous sa tente, la mort dans l'âme et la rage dans le cœur.

On pourrait citer vingt exemples éclatants de ce que nous avançons, rien que dans les batailles qui se sont livrées autour de Metz, avant la reddition de cette place par Bazaine.

Ce sont toutes ces choses qu'ont rappelées forcément les fêtes militaires de 1870. Il faudrait presque en remercier les Allemands, tant elles ont réussi à rappeler l'Europe et la France au sentiment de la réalité.

M. FELIX FAURE EN RUSSIE.

Saint-Pétersbourg.

Il existe, depuis un mois, une Commission spéciale qui a été nommée par l'Empereur, afin de préparer les dispositions générales et particulières en vue des fêtes qui auront lieu, tant à Moscou qu'à St-Pétersbourg, lors des solennités du sacre du Tsar et de la Tsarine.

Le président de cette Commission voit, tous les huit jours, l'Empereur, et il est en rapport quotidien avec le Ministre de la Cour impériale.

Ces jours-ci, ce dernier a averti le président de cette Commission que le Tsar a décidé d'adresser une invitation au Président de la République française de venir en Russie, au mois de mai 1896, pour assister aux solennités du couronnement.

L'invitation serait adressée à tous les chefs d'Etat apparentés à la famille impériale et, par exception, à M. Félix Faure, en sa qualité de chef d'un Etat allié politiquement et nationalement à la Russie.

La seule difficulté qui existait à cette invitation, est surmontée par l'arrivée, avec M. Félix Faure, d'autres souverains, tels que : l'empereur d'Allemagne (si toutefois il ne se fait pas représenter par son frère) ; le roi des Hellènes, le roi de Danemark, le grand-duc de Hesse, le prince de Galles (représentera sa mère) ; le grand-duc de Mecklembourg-Schwérin, etc., etc.

Au grand dîner du premier jour des solennités, immédiatement après le rite du sacre, M. Félix Faure aura une place avec les souverains et chefs d'Etat qui y seront en personne ; leur table sera aussi haute que celle du couple impérial, et ils seront servis aussi par les grands dignitaires de la Cour. Les autres jours, tous les chefs d'Etat occuperont des places à côté du Tsar et de la Tsarine.

C'est ainsi que l'on a tranché cette difficulté pour exécuter la volonté de l'Empereur, qui désirerait connaître personnellement M. Félix Faure et avoir ensuite le droit de lui rendre visite à Paris.

On ne plaisante pas avec les cancans, au Nord ; le moindre propos imprudent prononcé dans l'intention de nuire, vous expose aussitôt à des poursuites en dommages-intérêts, considérables.

En ce moment, à New-York, la directrice d'une sorte d'établissement de parfumerie où l'on blanchit la peau, où l'on enlève les taches et les rides du visage ou des mains, où l'on répare, en un mot, "des ans l'irréparable outrage," intente un procès à la directrice d'un établissement rival.

Celle-ci racontait, paraît-il, à tout venant qu'elle avait dû soigner deux clients défigurés par les drogues de sa concurrente.

La concurrente, vexée de ces allégations qu'elle affirme mensongères, réclame devant la justice de son pays une indemnité proportionnelle au préjudice causé à son industrie, et elle n'estime pas ce préjudice inférieur à la respectable somme de 500,000 francs.

Si elle gagne son procès, on ne peut que souhaiter à cette vindicative commerçante de se voir diffamer encore une ou deux fois, et elle pourra se retirer des affaires avec une honnête aisance.

LA MAISON MODERNE.

Est-ce en Amérique, est-ce en Europe que nous devons chercher le type de la maison moderne ? L'examen de cette question ne manque pas d'intérêt. Il est certain que, les progrès de la construction aidant et aussi, par suite du développement des exigences de l'hygiène, des types nouveaux d'habitations se sont créés des deux côtés de la grande bleue. On construit mieux et à meilleur marché que jadis. D'autre part, l'emploi des matériaux perfectionnés, comme le fer, la brique et les ciments, a déterminé certaines modifications rationnelles dans la forme extérieure ainsi que dans les dispositions intérieures de la maison. Il va sans dire que l'hygiène et le confortable y ont trouvé leur compte.

Un des grands progrès réalisés par les Américains, c'est la manière dont ils se protègent contre le froid, par le chauffage à la vapeur, et contre l'extrême chaleur, par une ventilation habilement aménagée. Des stores, des tentes permettent de tempérer l'ardeur des rayons solaires ; des fenêtres en encorbellement facilitent l'aération ; des éventails mécaniques sont placés dans les restaurants au-dessus des tables. Quant au calorifère, il est connu même des humbles ménages, qui disposent, en même temps, d'eau chaude pouvant, à volonté, alimenter la chambre de toilette, la chambre de bains et la buanderie du sous-sol. Et comme le calorifère ne fonctionne pas, toute l'année, on trouve économique, en été, de faire chauffer l'eau dans un petit appareil spécial qui s'ajuste à côté de la chaudière et ne brûle que très peu de combustible.

Ce combustible, qui est l'anthracite, n'est jamais introduit dans la maison au moyen de sacs. Il est coulé du dehors par le charretier en un chenal qui met la voiture en communication avec un orifice ouvrant sur la route. "Le combustible s'en va tout seul à destination ; il s'écoule comme de l'eau et ne salit pas la maison".

On n'en finirait pas s'il fallait décrire tous les arrangements pratiques que les Américains ont introduits dans leurs habitations, comme les régulateurs qui fixent automatiquement le degré voulu de température, ou les sonneries qui permettent d'appeler un commissionnaire, un agent de police, les pompiers, ou, encore, les ascenseurs, qui facilitent l'accès des étages supérieurs et les monte-charge qui servent à amener de la cave ou du rez-de-chaussée des fardeaux que les domestiques ne consentiraient plus à porter sur leur dos.

Il est évident que nous adopterons nous-mêmes à la longue les principaux rouages de ce machinisme ingénieux qui écarte de la vie ordinaire nombre de corvées fastidieuses et de préoccupations agaçantes. Déjà plusieurs innovations ont pris pied dans notre vie usuelle et nous pouvons prévoir qu'elles se généraliseront. La tendance à s'approprier les arrangements utilitaires des Américains s'affirme même avec une certaine force dans notre monde commercial.

Par contre, en ce qui concerne l'architecture des maisons, ou, si l'on veut, leurs formes extérieures, les hardiesses du génie yankee ne paraissent guère susciter l'admiration de la vieille Europe. La construction des édifices géants de Chicago et de New-York n'a provoqué aucun sentiment d'émulation parmi nos ingénieurs. Ce n'est point, cependant, que les circonstances particulières qui ont déterminé l'érection de ces modernes tours de Babel, atteignant jusqu'à vingt et un étages, ne se rencontrent également dans les villes européennes.

Chez nous aussi le coût du terrain devient excessif. Mais la loi, très justement, interdit au constructeur de dépasser une altitude strictement fixée. La maison de quatre-vingt-dix mètres, qui prive de soleil et de lumière les habitations ordinaires dont elle est entourée, serait incompatible avec nos idées d'égalité et de justice distributive ; il y a une part de ciel, de bienfaits atmosphériques, à laquelle chacun a droit. L'hygiène elle-même condamne les empiètements de la maison haute en ce domaine. Voyez la rue humide et sombre qu'elle domine : la condamnation de l'édifice monstrueux est là.

Reconnaissons toutefois qu'elles sont admirablement aménagées, ces demeures extraordinaires. Nous avons visité diverses familles vivant dans ces ruches, et l'une des premières choses qui nous ont frappé, c'était de voir combien chacune d'elles conservait son indépendance. Autant d'appartements, autant pour ainsi dire d'alvéoles. Aussitôt que l'ascenseur vous a débarqué sur le palier, vous découvrez des logements fort commodes, ouvrant sur un large corridor, et dans lesquels les inconvénients d'un voisinage rapproché sont réduits au minimum. La réunion de nombreux locataires dans un même immeuble a, au surplus, cet avantage, que l'on peut faire des arrangements pour fournir à tous l'eau chaude et le chauffage à l'aide d'un service commun. On trouvera même souvent, en bas, le restaurant qui se charge d'envoyer les repas : les vivres arrivent sur la table, comme s'ils avaient été préparés à la cuisine ; les bons domestiques sont si chers et si rares que manger chez soi, tout en supprimant le cuisinier, est une énorme simplification. En fait, les personnes qui ont pu se livrer à une étude comparative des diverses sortes d'habitations, aux Etats-Unis, trouvent de grands avantages aux appartements des hautes maisons. On comprend toutefois que ces demeures si modernes et si complètes se paient leur prix. Inutile à des familles de la petite bourgeoisie d'y songer."

En ces appartements luxueux ne peuvent donc séjourner que les aristocrates du million, les parvenus de la spéculation, ceux-là seuls qui sortent vainqueurs de la lutte où tant de malheureux s'épuisent. Cela ne doit pas rendre ces colossales bâtisses, d'une esthétique déjà si peu réjouissante, plus sympathiques au pauvre peuple.

Trois ou quatre types généraux d'habitations se remarquent aux Etats-Unis, à côté de la maison nouvelle, de la construction mastodonte. Ce sont, d'abord, les petits hôtels ou "résidences", sorte de *home* anglais dont les loyers sont fort élevés. Depuis quelques années, on construit beaucoup de maisons locatives à la française, renfermant plusieurs appartements. Il y a ensuite le type *cottage*, qui est le plus répandu, mais qui est proscrit du centre des villes par crainte des incendies : c'est la maison en bois, charmante avec sa galerie et son décor de feuillage.

Il y a enfin les maisons de l'ouvrier ; on en voit formant des quartiers immenses où grouille, en de véritables taudis, une population misérable. Des gens de sac et de corde louent aux travailleurs ces antres malsains. Mais la philanthropie américaine s'applique à limiter cette odieuse spéculation et elle fait des merveilles. Des millions par centaines ont été mis à la disposition des entrepreneurs qui ont construit des cités ouvrières ; une jolie maison ouvrière en briques renfermant trois pièces au rez-de-chaussée (cuisine, salon, salle à manger et salle de bain) et trois chambres à coucher à l'étage supérieur ne coûte que 5,000 francs ; un cottage de six pièces avec galerie revient à 1,500 francs.

Ce qui explique ce bon marché, c'est que partout se trouve une Société qui prépare les voies et se charge de construire, louer et amortir. Il n'est d'ailleurs pas de pays où le travailleur soit plus qu'aux Etats-Unis désireux de posséder son logement. Cette multiplicité des maisons ouvrières est un bel exemple que le monde nouveau donne à la vieille Europe.

La réforme consulaire aux Etats-Unis.

Nous saluons avec bonheur la réforme qu'inaugure aujourd'hui M. Cleveland dans le corps consulaire américain.

Trop longtemps, on a livré les intérêts du pays et des citoyens à l'étranger, aux premiers venus qui avaient eu des infortunes électorales ou rendu quelques services au parti détenteur du pouvoir. Il faut avoir des titres, il faut avoir des capacités pour représenter au dehors un grand peuple comme le peuple américain. Il faut connaitre le droit international, les règles adoptées, les précédents consacrés dans tel ou tel cas prévu, et posséder tout au moins des notions élémentaires sur ce que l'on appelle le protocole, c'est-à-dire l'ensemble des démarches à faire, des formules à suivre pour conduire une négociation et en consigner les résultats sur le papier. Jusqu'ici trop de politiciens de troisième ou quatrième catégorie ont, à tout hasard, été élevés à ces emplois, dont les plus humbles font peser sur leurs titulaires une si lourde responsabilité. De là, une foule d'accidents, de maladresses, de prétentions souvent non justifiées, qui résultent de l'ignorance où sont les consuls de leurs droits, de leurs devoirs, de la conduite qu'ils ont à suivre dans telle ou telle circonstance déterminée. De là, mille froissements contre lesquelles regimbent les nations étrangères et qui placent l'Union dans une position fausse, sinon humiliante.

En Europe, il y a de hautes écoles où se forment les candidats aux postes de consuls, postes que l'on n'occupe qu'après avoir passé de sérieux examens, suivis d'un assez long stage comme commis et chancelier. Aussi, de l'autre côté de l'Atlantique, fait-on de cet emploi important une carrière qui peut parfois se clore glorieusement par une ambassade.

En attendant que l'on établisse, aux Etats-Unis, un véritable corps consulaire, avec un avenir assuré, nous souhaitons toute sorte de succès à la réforme inaugurée par M. Cleveland.

Les souvenirs d'un pasteur de village prussien.

Un pasteur allemand, M. Paul Gerade, vient de résumer, dans un petit volume de 150 pages, "les observations personnelles et les réflexions" qu'il a rapportées d'un séjour de plus de dix ans parmi les populations rurales de la Saxe prussienne. Il a dédié son livre, tout particulièrement, aux étudiants en théologie et aux jeunes pasteurs ; et l'on devine bien, en effet, que son intention a été, surtout, d'offrir à ces débutants une façon de manuel, pouvant les guider dans leurs relations avec leurs paroissiens des campagnes. Mais, à recueillir et à commenter ses observations, l'auteur a mis une si parfaite bonne foi, tant de conscience et tant de liberté, que son livre dépasse infiniment la portée professionnelle qu'il a voulu lui donner. C'est une véritable psychologie du paysan allemand, un tableau complet de ses sentiments, de ses idées, de l'évolution religieuse et morale qui s'est faite en lui, à mesure que les législateurs s'efforçaient de le *civiliser*. Et il serait fort à souhaiter qu'un prêtre ou un pasteur français, suivit l'exemple de M. Gerade, et offrit à son tour, avec la même franchise, "ses observations et ses réflexions personnelles" sur la condition présente du paysan français.

M. Gerade constate, d'abord, que le paysan allemand est resté, au fond de l'âme, et malgré les apparences contraires, solidement attaché à sa vieille foi chrétienne. Mais autant vaudrait qu'il s'en fût détaché, car la foi a perdu pour lui tout son sens profond, pour n'être plus qu'un ensemble de vaines pratiques et de préjugés. Le paysan des provinces va encore volontiers au temple, mais c'est pour se distraire, pour entendre un sermon sur l'amour et la sollicitude paternelle du seigneur envers lui.... Il en est venu à ne voir en Dieu qu'une manière de fétiche, et la superstition est tout ce qui survit en lui du sentiment religieux. De sorte que le pasteur se voit immanquablement forcé de lui présenter toutes choses sous l'aspect d'une relation personnelle de Dieu avec les hommes, et avec les paysans du village, en particulier. Toute considération religieuse d'un ordre supérieur reste absolument lettre morte.

Mais ce n'est point ce qui afflige le plus M. Paul Gerade. Le malheur est que l'influence morale de la religion, elle aussi, décroit et que "la foi du paysan allemand s'accorde désormais avec une conception de la moralité qui n'a rien de chrétien". Cette moralité spéciale est toute fondée sur des considérations économiques. "Ce qui est utile, c'est cela qui est bon ; et tout ce qui porte dommage, c'est cela qui est défendu." Tel est l'unique point de vue où se place le paysan pour juger de la valeur morale des actions humaines, et il en résulte, en effet, un catéchisme plein d'exceptions et de tolérances, qui n'a guère rien de commun avec celui de la religion.

M. Paul Gerade s'occupe ensuite des écoles primaires, et des relations du pasteur avec l'instituteur. Ces relations ne restent amicales, le plus souvent, qu'autant que le pasteur n'intervient pas dans les questions d'enseignement, où cependant il ne peut s'empêcher, en sa qualité d'inspecteur, d'intervenir quelquefois. Et M. Gerade proteste, à cette occasion, contre l'enseignement donné aujourd'hui aux instituteurs primaires. On leur fait apprendre tant de choses, qu'en fin de compte ils ne savent rien et ont seulement l'esprit tout gonflé de mots creux et de prétentieuses formules. Très fiers de leur science, ils se refusent à admettre la moindre observation ; et un conflit avec le pasteur leur agrée d'autant mieux, qu'ils ont la certitude d'être soutenus par toute la presse libérale.

M. Gerade trace une série de curieux portraits de divers instituteurs à qui il a eu affaire, depuis le maître d'école vieux jeu, qui instruit ses élèves comme un caporal prussien fait manœuvrer ses recrues, jusqu'au jeune pédant qui a toujours à la bouche le "système de Herbart" et serait fort embarrassé d'expliquer ce qu'est au juste un "système". Il y a là une dizaine de pages de bonne humeur souriante et narquoise, qui achèvent de donner un caractère très particulier à ce petit recueil de souvenirs d'un prêtre de village.

Une des atrocités attribuées au Lord maire :

On lui demandait comment il avait trouvé notre Président.

—Mais, répondit-il souriant, en faisant allusion à sa belle prestance : Faure est vert ! *For ever !*

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Incendie à la Nouvelle-Ibérie.

Dépêche spéciale à l'Abeille.

La Nouvelle-Ibérie, Louisiane, 24 septembre—Vers une heure et demie, cette après-midi, un incendie s'est déclaré dans la grande scierie et fabrique de portes, fenêtres, etc, de C. W. George et Co., située près de la gare du Southern Pacific, à la Nouvelle-Ibérie.

Les pompiers ont promptement répondu à l'alarme, mais la bâtisse entière était en feu dès l'arrivée des pompes sur le lieu du sinistre.

En plus de la scierie, une maison à deux étages a été détruite, ainsi qu'une résidence.

La bâtisse de la scierie, les machines et les matériaux étaient estimés à $20,000, en parti assurés. La perte éprouvée par M. George est sérieuse.

Nouvelles Etrangères.

La Péninsule de Liao-Tung.

Presse Associée.

Londres, 24 septembre—Une dépêche spéciale de Shang-Hai reçue aujourd'hui dit que trente millions de taels en argent ont été déposés par le gouvernement chinois dans une banque de Shang Hai. Cette somme est destinée au paiement de l'indemnité supplémentaire requise par le Japon pour l'évacuation de la péninsule de Liao-Tung.

La crise approche à Cuba.

Presse Associée.

Chicago, 24 septembre—Une dépêche spéciale envoyée le 19 septembre de la Havane à la *Tribune* de Chicago, dit que des forces révolutionnaires armées occupent déjà la province de Matanzas, et se trouvent actuellement à 75 milles de la Havane.

Si, comme il est rapporté, ils ont de grandes quantités d'armes et de munitions en réserve, et s'ils s'avancent réellement en force, la crise est proche.

Hier matin, vers deux heures, au moment où le steamer Santa Barbara, avec les mille hommes du bataillon de Tetuan à bord, attendait en dehors du port, le chef de la police gouvernementale a soudainement appelé ses inspecteurs et ses principaux officiers, et à deux heures et demie, avec des renforts de la police municipale, ils sont partis dans diverses directions.

Quatre vingt-cinq personnes ont été arrêtées par eux en quelques heures, et sont maintenant enfermées au château de Mora.

La rumeur s'est bientôt répandue qu'un grand complot avait été découvert, et que la première partie de l'exécution du plan devait être une attaque à la dynamite du Santa Barbara ou du bataillon.

On annonce que des documents impliquant des personnages importants ont été trouvés. On ajoute qu'une grande quantité d'armes et de munitions cachées ont été saisies.

La conséquence de ces arrestations est arrivée à minuit sous forme d'un terrible accident dans le port. Cet accident n'est ni plus ni moins que l'engloutissement du croiseur espagnol Barcastegui, et la perte de quarante et un marins.

Cette terrible affaire venant immédiatement après les arrestations, a causé de profondes alarmes.

Si les rapports officiels laissent peu de doutes que la collision n'ait été accidentelle, ce n'en est pas moins une étrange coïncidence.

Pourquoi le Mortera aurait-il essayé d'entrer dans le port après la fermeture ? la question est posée.

D'autres ne se cachent pas pour dire qu'il était préférable d'engloutir un croiseur espagnol et un amiral que même un navire portant des troupes.

La banqueroute d'Oscar Wilde.

Presse Associée.

Londres, 24 septembre—A une audience consacrée aujourd'hui à l'affaire de la banqueroute d'Oscar Wilde, le conseil de l'accusé a établi que le passif s'élève a 3,591 livres-sterling et qu'il n'y a pas d'actif. Plusieurs amis de Wilde ont, a-t-il déclaré, souscrit une somme suffisante pour payer toutes ses dettes, excepté la plus importante, mais ce dernier créancier est un ami personnel du prisonnier.

Le procès a été renvoyé au 12 novembre.

Six Cents Insurgés Défaits dans les Montagnes de Seborencal.

Presse Associée.

La Havane, 24 septembre—Des dépêches reçues par des fonctionnaires officiels de la Havane annoncent que les insurgés ont été défaits dans les montagnes de Seborencal, entre Paila et Mazantini.

Les rebelles, au nombre de six cents, étaient commandés par Quintin Bravo, Fernandez Gonzales et Francisco Carrillo. La colonne espagnole du colonel Olivera les a attaqués et s'est emparée de leur camp, de toutes leurs provisions et de toutes leurs munitions. Quand les insurgés se sont retirés, ils ont abandonné sur le champ de bataille cinq morts, pendant qu'ils emportaient vingt blessés.

Personne n'a été blessé parmi les Espagnols.

Des bandes de rebelles battus et dispersés dans la province de Santa-Clara se réunissent de nouveau dans la province de Matanzas. Des troupes ont été envoyées de Cardenas pour les chasser.

Le colonel Aldecoa a été promu au grade de général de brigade pour sa bravoure dans la défense d'un convoi à Guaimaro et dans la bataille de Tunas.

Mort d'un Américain au Guatémala.

Presse Associée.

Washington, 24 septembre—Le consul général des Etats-Unis au Guatémala, M. Pringle, dans un rapport à son gouvernement en date du 31 août, annonce la mort à l'hôpital, le 16 juillet dernier, de James McCormack, un charpentier qu'on suppose être un citoyen américain.

Il portait sur sa personne de $150 à $200 et avait $800 déposés à la Banque Internationale. Le tribunal a nommé Javier Arroyo administrateur de ses biens. La loi du pays oblige le représentant légal de tout individu mort à l'hôpital dans l'Etat, de se présenter dans un délai de trente jours, ou ses biens sont acquis à l'hôpital.

Comme le consul général a appris que le défunt laisse une femme et plusieurs enfants, supposés être en Angleterre, il a obtenu du juge une prolongation de trois mois, la plus grande limite accordée par la loi, pour la présentation des héritiers, mais il craint que la veuve ne soit pas prévenue à temps.

Les commentaires des journaux anglais sur le défi porté par M. Rose.

Presse Associée.

Londres, 24 septembre—Le *Times* dit aujourd'hui qu'il n'y a aucune raison de prétendre, comme l'a fait si hâtivement une partie de la presse américaine, que M. Charles D. Rose a eu l'intention, en portant un défi pour la Coupe Américaine, de donner une impression de désapprobation à l'attitude prise par le comte de Dunraven dans les courses récentes entre le Defender et la Valkyrie III.

L'*Evening Standard* s'exprime ainsi : La nouvelle d'un défi porté par un monsieur Rose pour la Coupe Américaine créera le même mécontentement à Londres qu'elle a, dit-on, créé à New York. Il y avait toutes raisons d'espérer qu'aucun yatchman anglais ne porterait un défi pour le trophée jusqu'au moment où le don déloyal d'une course serait annulé.

Il est extraordinaire qu'un défi soit si promptement porté par un monsieur si peu connu dans les cercles du yatching, et ce défi semble être un blâme à lord Dunraven.

Personne n'envie la notoriété qui peut être gagnée à faire construire un yatch quand le propriétaire ne sort pas des eaux anglaises ; mais quand on prétend représenter le yatching anglais dans des courses internationales, et que le défi est porté dans les circonstances actuelles, le verdict des yatchmen anglais doit être unanimement hostile.

Insurrection à Timor.

Presse Associée.

Amsterdam, 24 septembre—Une dépêche reçue à Amsterdam, de Batavia, île de Java, annonce que les natifs se sont révoltés dans la partie portugaise de l'île de Timor.

Les troupes envoyées pour réprimer l'insurrection ont été repoussées. Le secrétaire et trois agents du gouvernement ont été tués.

Le gouverneur est parti pour l'intérieur avec des renforts.

Mandat d'amener contre Von Hammerstein.

Presse Associée.

Berlin, 24 septembre—Un mandat d'amener a été lancé contre le baron Von Hammerstein, ex-rédacteur en chef du *Kreuz Zeitung*.

Le nouveau gouverneur de Terre-Neuve.

Presse Associée.

Londres, 24 septembre—Sir Herbert Murray a été nommé gouverneur de Terre Neuve.

Nouvelles Américaines.

Le Canal de Chicago.

La Convention de Cleveland.

Presse Associée.

Cleveland, Ohio, 24 septembre—La délégation de Chicago à la Convention des voies de navigation profondes est arrivée aujourd'hui à Cleveland, ayant à sa tête McFrank Wenter, président de la Compagnie du Canal de Navigation et de Salubrité de Chicago.

Parlant de la réunion et de ses résultats probables, M. Wenter a dit que si le Canal de Chicago a d'abord été destiné au drainage de la ville, il deviendra indubitablement un facteur important dans le commerce et dans les transports. En fait, nous croyons, déclare-t-il, qu'il est harmonie avec le but exact que se propose l'Association des Eaux profondes.

Quand l'affaire aura été expliquée en détail aux délégués, et bien comprise, nous sommes certains qu'aucune mesure à son détriment ne sera prise.

B. A. Eckart, président du Comité de Salubrité de Chicago, a déclaré aujourd'hui qu'il a trouvé parmi les délégués un sentiment général qui les fait penser que la construction du canal n'affectera pas le niveau des lacs.

J'ai été conduit à croire, a-t-il dit, qu'il régnait une idée d'opposition parmi les membres de l'Association, mais je n'ai pu trouver jusqu'à présent qu'une ou deux personnes qui m'ont présenté des arguments contre le projet.

La population de Chicago a fait préparer des cartes et des photographies de la grande voie de drainage et de navigation et, demain, le professeur Randolph, qui accompagne la délégation, fera une conférence et, par des vues, expliquera et montrera tous les détails des travaux.

La Convension a été ouverte cette après-midi à la salle de l'Armée et de la Marine.

Le maire Robert E. McKinson a souhaité la bienvenue aux délégués. M. E. V. Smalley, président de la Chambre de Commerce de St. Paul Minneapolis, et M. James Fisher, du Canada, ont répondu.

Le général E. C. O'Brien, président de la Commission des Docks de New York et ancien commissaire de la Navigation des Etats Unis, a été nommé président temporaire.

La réserve d'or.

Presse Associée.

New York, 24 septembre—Une dépêche privée de Philadelphie, reçue dans Wall street, dit que deux des principales banques de cette ville ont offert de déposer $1,500,000 d'or au Trésor. Des négociations sont entamées avec l'assistant trésorier. La réserve est maintenant de $95,585,333.

L'Indépendance de l'Irlande. La Convention de Chicago.

Presse Associée.

Chicago, 24 septembre.—Une gravité sévère a été la caractéristique de l'inauguration, aujourd'hui, du "Nouveau Mouvement" en faveur de l'indépendance de l'Irlande.

Dans une réunion nombreuse d'hommes de sang irlandais accourus de tous les points des Etats-Unis, les mesures préliminaires d'un effort universel de la race pour la mère-patrie ont été prises.

La convention a tenu sa réunion dans la nouvelle bâtisse de la Y. M. C. A., sur la rue La Salle.

C'est la première fois qu'une assemblée de ce genre a lieu aux Etats-Unis depuis vingt ans, sans l'idée de dépendre principalement sur l'agitation parlementaire.

Un retour à ce qu'ils appellent les premiers principes, semble être l'idée dominante des délégués.

Les ententes et les compromis avec les hommes d'Etat anglais, qui ont tenu les forces révolutionnaires irlandaises en échec depuis une période indéfinie, ont maintenant, ainsi le disaient les assistants, atteint leur limite sans que l'Irlande ait obtenu quoi que ce soit en retour.

Se basant sur cet état de choses, une partie, et non une partie infime, des délégués étaient disposés à discuter de nouveau les possibilités, militaires ou autres, de l'application de la fameuse maxime des Fenians : "le péril de l'Angleterre est l'opportunité de l'Irlande."

Le but principal défini de la convention, autant qu'on a pu apprendre d'avance, est la formation d'une organisation nationale, rendue internationale s'il est possible, et de prendre des mesures en faveur des Irlandais enfermés dans les prisons anglaises.

La salle spacieuse dédiée à la "Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté" présentait un aspect presque martial avec ses drapeaux américains alternant avec les drapeaux vert et or de l'Irlande.

La décoration la plus en vue était le portrait de Robert Emmett, dont le centenaire de l'exécution à Dublin pourrait bien donner à la convention l'idée de décider une démonstration qui deviendrait aussi célèbre que l'exécution elle-même.

Parmi les premiers arrivés dans la salle, on remarquait le maire de la Nlle-Orléans, M. John Fitzpatrick.

Le général M. W. Kerwin, ex receveur du port de New York, est arrivé avec William Lyman, de la même ville, trésorier de la Ligue Nationale irlandaise.

Bientôt après arrivaient de nombreux délégués : O'Neil Ryan, de St Louis, Maurice F. Vilhere, de Philadelphie, le juge Savage, de la Californie, G. W. Sweeney, de Cincinnati, James Killilea, de Nashville, et d'autres également bien connus.

La convention a été appelée à l'ordre par John F. Keating, président de l'Ancien Ordre des Hiberniens de l'Etat de l'Illinois. Il a présenté comme président temporaire John F. Finerty, de Chicago, qui a été reçu avec enthousiasme.

Le commencement des procédures régulières a été longtemps retardé par la lecture des dépêches envoyées de tous les points du monde par des amis de l'Irlande, et par les grandes précautions prises pour empêcher d'autres personnes que les délégués, dûment autorisés, de pénétrer dans la salle.

Le discours du président Finerty, demandant des mesures promptes et efficaces en faveur de l'Irlande, a été fréquemment interrompu par les acclamations enthousiastes des délégués.

La convention s'est ajournée pour quelques instants à la fin de ce discours.

Tous les sièges étaient occupés. Les délégués étaient placés par Etat. Tous les Etats de l'Union américaine étaient représentés, ainsi que le Canada et l'Australie. Il y avait une dame parmi les délégués, Mlle Fannie O'Grady, de Chicago ; sa sœur, également déléguée, n'était pas présente.

Ce n'est point la première fois que Mlle O'Grady prend part à des conventions irlandaises.

Une remarque du président Finerty au sujet de Cuba a excité un grand enthousiasme : Je suis aussi bon citoyen que n'importe qui, a-t-il dit, mais je verrais avec plaisir cent mille Américains armés violer les lois de neutralité en faveur de Cuba, et je verrais avec un double plaisir, cinq cent mille Américains violer ces mêmes lois de neutralité en faveur de l'Irlande.

Parmi les dépêches lues par le secrétaire se trouvait la suivante :

New Orleans, Louisiane.

L'aube du jour de la délivrance de l'oppression anglaise est arrivée. Puisse Dieu seconder vos efforts.

D. P. HAGGERTY.
Président du Club Grattan.

Des télégrammes d'Irlande, de Paris, de Peoria, Ills, de St-Louis, Mo, de Charlestown, Mass., de Waterbury, Conn., de Fall River, Mass., de Dayton, Ohio, de Philadelphie, Pie., de Janesville, Wis, de New Haven, Conn., de Chicopee, Mass., de San Francisco et de beaucoup d'autres villes ont été également reçus.

Accident à Troy.

Troy, Etat de New York, 24 septembre — Quatre hommes ont été blessés, l'un d'eux mortellement, par la chute d'un treuil au nouveau palais de justice de Troy aujourd'hui.

Les blessés sont : Patrick Brennan, James Sutherland, Patrick Maher et James Rourke.

Un télégramme de M. Rose.

Presse Associée.

New York, 24 septembre—Le télégramme suivant a été reçu cette après-midi aux bureaux du New York Yacht Club :

J. V. S. Oddie, secrétaire du N. Y. Yacht Club :

Votre message reçu. Je confirme personnellement le défi porté en mon nom par le Royal Victoria Club. Une lettre de confirmation va suivre immédiatement, et je ne fais aucune restriction pour les conditions.

CHARLES ROSE.

M. Charles D. Rose bien connu à Minneapolis.

Presse Associée.

Minneapolis, Minnesota, 24 septembre—Charles D. Rose, l'Anglais qui a résolu de faire construire un yacht pour les courses de la Coupe Américaine, est bien connu dans les cercles commerçants de Minneapolis. Il est un des directeurs de la Compagnie des Moulins à farine Pillsbury-Washburn, et il est souvent en visite dans la ville.